

On n'est plus des gens normaux

Justin Morin

On n'est plus des gens normaux

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-109-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes frères,

I.

La famille

Lundi 14 août 2017, 20h10
Commune de Sept-Sorts

Sur la D 603, un feu régule les entrées et sorties de la ZAC du Hainault. Un mélange d'entreprises, de magasins et de restaurants donne forme à cette excroissance collée à la départementale. Une BMW grise traverse le carrefour. À l'intérieur, un homme scrute la terrasse d'une pizzeria. Il roule sans la quitter des yeux, sa tête pivote au ralenti, au gré de sa progression. Cette séquence s'étire dans le temps jusqu'à ce que son regard percute violemment la tôle beige d'un magasin de chaussures qui lui obstrue la vue. Le choc visuel le ramène à ses deux mains agrippées au cuir noir du volant, à l'habitacle sombre et puissant.

Au fond de lui, à cet instant précis, que se passe-t-il ?

Il accélère. Peut-être que ses paumes commencent à produire une légère sueur. Son corps lui dit quelque chose, mais il n'en tient pas compte. Il accélère, violent coup de volant à droite, les pneus crissent. Peut-être qu'à ce moment-là il ne pense plus, il appuie sur la pédale, il roule toujours plus vite. Ce qui est sûr, c'est qu'il déborde sur la voie de gauche. Défilent alors des entreprises protégées par du grillage métallique, toutes construites sur un modèle similaire : des structures en tôle ondulée dont les couleurs varient peu, du blanc, du beige, parfois du bleu. Elles sont souvent adossées à des entrepôts, eux-mêmes associés à de vastes parkings où stationnent des poids lourds. Personne ne sait réellement ce qui s'y trame, à part ceux qui y travaillent. Tout près, à une cinquantaine de mètres, il y a la Marne, et c'est vrai qu'on aimerait l'apercevoir, la rivière arrondirait le paysage, mais depuis cette rue de la Merlette où la berline grise continue d'accélérer on peut seulement l'imaginer, dissimulée derrière des carcasses de voitures, des rangées de silos blancs et un bâtiment en tôle – blanche.

Nouveau coup de volant à droite, nouveau coup d'accélérateur ; désormais la BMW roule au milieu de la route et qu'importe si quelqu'un arrive en face. Sur son chemin, le conducteur croise au moins cinq caméras de surveillance dont les vidéos seront exploitées par les gendarmes. À cause de la vitesse, les images sont floues. La voiture traverse l'écran comme un fantôme.

Cela fait moins d'une minute qu'il est entré dans la ZAC. À sa droite, Mr.Bricolage, puis le restaurant asiatique Dragon d'or. Dernier coup de volant, le plus furieux, les pneus hurlent à tel point que les clients de la pizzeria Cesena se retournent. Ils sont une trentaine en terrasse à profiter de cette belle soirée d'été, il fait bon, le ciel doucement change de couleur, on en est encore à l'apéritif. À l'une des tables, une femme se plaint : Encore des imbéciles qui font les idiots avec leur voiture.

Avec cette ultime manœuvre, le conducteur s'est positionné dans l'axe du restaurant. Aucune barrière, aucun terre-plein, ça, il l'a bien repéré. La voie est libre. Une voiture, c'est une arme, et quand on l'envoie sur des gens ça fait des dégâts, ça aussi, il l'a dit aux gendarmes. Alors il accélère. Cette fois, il frappe la pédale de tout

son poids. À 20 h 11, quelques secondes avant le premier impact, il roule à près de 80 km/h.

Sur sa trajectoire, il y a une dizaine de tables sans compter celles à l'intérieur du restaurant. D'abord, la table 7 où se sont installés Sacha et Betty, ainsi que leurs trois enfants, Nikola, dix-sept ans, Angela, treize ans et Dimitri, quatre ans. Leur mère a choisi de les emmener ici pour les remercier de l'avoir aidée toute la journée. C'était le chantier dans le jardin, cela faisait des mois qu'on se disait qu'il fallait ranger. Sous le beau soleil de ce 14 août, toute la famille s'y est mise, et le cabanon en bois s'est vite rempli. Sacha voit la voiture bélier manœuvrer, puis foncer dans leur direction. Il a envie de se lever, il a envie de crier Barrez-vous, mais tout va trop vite. Betty est dos à la route, elle fait partie de celles et ceux que le crissement des pneus a alertés. Quand elle se retourne, la voiture est déjà là. Entre la BMW et la table 7 à peine quelques mètres qui relient encore Angela à la vie, ses parents et ses deux frères à une existence normale. L'espace-temps avant le choc est infime et infini à la fois. Toutes les souffrances, toutes les peines, toute l'incompréhension, toute l'injustice, toute la colère, toute la culpabilité – tout ce qui va suivre existe déjà, tout

est là, comprimé dans cet espace-là, dans ce vide qui sous la pression finit par exploser. Betty sent un coup dans son dos. Sacha est projeté plusieurs mètres en arrière, il se retrouve au sol, à l'intérieur du restaurant. Les enfants disparaissent.

Peu après 20 h 11, le centre opérationnel de secours reçoit un premier appel, puis un deuxième, dix secondes plus tard. D'autres suivront. Au bout du fil, les pompiers entendent des cris, des hurlements et des pleurs. Le réflexe des clients encore conscients, c'est de courir. Ils partent se mettre à l'abri dans le McDonald's et dans le restaurant asiatique voisins. À chaque pas précipité, le même craquement de verre qu'on écrase, il y en a partout. Une femme a un radiateur planté dans le corps. Un homme s'écrie que c'est un attentat. La voiture s'est encastrée dans le restaurant, la moitié avant est à l'intérieur, la moitié arrière à l'extérieur. Elle a terminé sa course dans le bar dont le comptoir a reculé d'un demi-mètre.

Le conducteur essaie de faire marche arrière, les pneus patinent. Plusieurs rescapés crient : Arrêtez-le ! L'un d'eux oublie ses blessures, ramasse un bastaing tombé de la charpente et monte sur le bar. Une fois debout, il surplombe

le pare-brise de la BMW, il soulève violemment la poutre de bois et, dans un mouvement de balancier, frappe de toutes ses forces sur la voiture. Une fois, deux fois, trois fois. Il utilise le poids de son arme pour accélérer son mouvement et alourdir ses coups. Autour de lui, d'autres victimes galvanisées réagissent et tentent de bloquer les roues arrière avec tout ce qui leur tombe sous la main : des pierres, des pots de fleurs, des pieds de parasol ou de table. Certains aboient Sors de là, t'as vu ce que t'as fait, on va te buter à l'attention du conducteur piégé. La carrosserie et les vitres tiennent le choc, elles le protègent encore des coups de parpaings qui pleuvent désormais. Quelques-uns assurent l'avoir entendu répondre « J'ai une kalach. » Tous se souviennent du sourire qu'il arbore, les deux mains toujours fixées au volant.

Papa t'es où ? est la première phrase que Sacha entend quand il reprend connaissance. Il est au sol, près de la BMW qui lui cache ce qui se passe autour, mais il reconnaît la voix de Nikola, son plus grand fils. Il cherche sa femme et ses enfants, mais il ne voit personne. Sacha est un gaillard de 1,90 m conducteur d'engins chez Suez, son corps est puissant ; alors il tente

de se redresser, mais son genou se dérobe, sa jambe est désarticulée, ça ne tient plus à rien, le pied est tourné vers l'arrière et il y a du sang partout. Il s'effondre de nouveau, Qu'est-ce qui nous arrive ?

Betty s'est rapidement relevée, mais elle a la respiration coupée. Premier réflexe : elle cherche sa famille, elle voit d'abord les cheveux châtain d'Angela, son corps inerte allongé sur le ventre, juste à côté de la roue avant de la BMW. Les pneus patinent, les cris autour redoublent, le conducteur essaie de faire marche arrière, plusieurs personnes tirent la jeune fille vers l'extérieur pour éviter qu'elle se fasse écraser.

Là j'ai vu son dos, y avait plus de peau, on voyait sa chair. Ensuite, j'ai vu mon fils Nikola, je lui ai dit, Nikola ça va ? est-ce que tu vas bien ? Il m'a répondu, Je vois flou, j'ai la tête qui tourne. Je lui ai demandé, Tu vois papa ? Appelle-le. T'as vu papa ? T'as vu Dimitri ? Une dame était en train de le porter, je me suis dirigée vers lui, je l'ai pris dans mes bras, j'ai remarqué qu'il était blessé, qu'il avait plus de peau, je voyais sa chair et son os sortir de sa jambe droite. Une autre est venue à ma rencontre, elle me l'a pris et m'a dit Ne vous inquiétez pas, je suis infirmière, je m'occupe des enfants. Après je suis retournée

près de Nikola et je lui ai demandé d'aller s'asseoir à côté de son petit frère et de rester avec lui. En fait, j'arrêtais pas de courir entre mes fils, mon mari et ma fille. Les secours sont arrivés, ils se sont précipités sur Angela, et rapidement on m'a avertie qu'elle avait plus de pouls. Je suis allée voir Sacha, il m'a demandé Qu'est-ce qui nous arrive ? Je lui ai répondu Notre fille ne va pas bien. Il était conscient, mais il avait du sang sur la tête. Après je suis revenue vers Angela, les médecins du SAMU lui faisaient un massage cardiaque. J'approche et l'un d'eux me dit très froidement, Madame, je ne vais pas y aller par quatre chemins, la situation est très grave, son cœur ne veut pas reprendre. J'ai couru jusqu'à Sacha et je lui ai dit On va perdre notre fille.

Sacha se souvient d'un murmure, comme si sa femme voulait éviter que cette phrase se propage, que ces mots deviennent réels pour les autres. À Nikola, elle dit simplement Ils massent ta sœur. Au fond, elle sait que c'est déjà fini. D'après les pompiers, il y a plusieurs dizaines de blessés. Cinq sont en urgence absolue, c'est le cas d'Angela et de son petit frère Dimitri. Alors qu'ils s'activent, passent d'une victime à l'autre, embarquent dans les ambulances les cas qui ne peuvent plus attendre, les gendarmes

font aussi leur travail, mais Betty ne les voit pas. Son corps obéit à son regard qui ne s'arrête que lorsqu'il tombe sur l'un des siens. Le reste, les hélicos, les sirènes, les autres, tout cela n'existe pas, pas encore, tout se déroule en simultanément, sur le même espace réduit, mais dans deux mondes différents.

Les gendarmes se sont jetés sur la BMW. Ils tentent de calmer les ardeurs de ceux qui veulent se faire justice eux-mêmes. Une fois la situation maîtrisée, ils font sortir le conducteur de la voiture. Il porte un sweat zippé bleu ciel, les pans de sa chemise dépassent au niveau de la taille. Ils le menottent et l'escortent jusqu'à leur camionnette, l'assoient immédiatement à l'arrière. P. n'oppose aucune résistance, c'est ça ou se faire lyncher, et il n'a plus envie de mourir. Au départ c'était le plan, mais il a changé d'avis. Une fois assis, c'est le silence autour de lui, il est seul avec ce qu'il vient de faire. Est-ce qu'il sent Betty s'approcher de la vitre contre laquelle sa tête repose ? Est-il *vraiment* présent ? Désormais, elle est là, de l'autre côté, à l'extérieur du véhicule de la gendarmerie, elle lui fait face. Je le vois, je le regarde droit dans les yeux et là, je vois son sourire satisfait. Je regrette de pas avoir ramassé un morceau de verre pour lui trancher

la gorge. La prochaine fois que Betty fera face à P., ce sera quatre ans plus tard, lors de son procès aux assises de Melun. Il aura le visage bouffi, le crâne dégarni, des dents manquantes, elle aura du mal à faire le lien avec l'homme qui vient de tuer sa fille, mais elle ne ressentira aucune pitié, toujours de la haine. Demi-tour. Elle repart s'occuper de sa famille.

Un groupe de pompiers est en train de prendre en charge Sacha. Quand ils le soulèvent et l'installent sur le brancard, il a pour la première fois une vue globale de la scène. Qu'est-ce qui nous arrive ? Là, ils m'emmènent vers l'ambulance. L'un des pompiers me dit Surtout ne regardez pas à gauche, mais j'ai quand même regardé à gauche, j'ai vu un corps inerte sous une couverture de survie et j'ai reconnu le gilet beige de ma fille. Qu'est-ce qui nous arrive ?

Une fois installé, il répète aux pompiers qui viennent incessamment lui demander si ça va, Oui, allez sauver les autres ! Il insiste aussi pour que Nikola soit transporté dans le même hôpital que lui, à Créteil. Ensuite, les sédatifs.

Le plus petit, Dimitri, souffre de multiples traumatismes, il doit être opéré d'urgence. Un hélicoptère se pose tout près de la pizzeria pour

le transporter à l'hôpital Necker à Paris. Betty veut monter avec son fils, mais les secouristes l'en empêchent, elle ne comprend pas pourquoi, alors elle insiste. Elle aussi a besoin de soins, mais elle n'en a pas conscience. Elle monte finalement à bord de l'appareil qui redémarre aussitôt. L'hélicoptère prend de l'altitude, lentement, Betty a le temps de visualiser la scène d'en haut, et c'est comme si tout était flou, indéfinissable, tout est flou sauf un micropérimètre qui continue de diminuer à mesure que l'altitude augmente. Mais ce micropérimètre, celui-là, garde toute sa netteté et s'imprime sur la rétine de Betty. Son cerveau ne veut plus rien voir sauf cette zone d'à peine un mètre sur deux, il opère automatiquement une sélection naturelle de ce qui restera en elle, l'image de cet espace sur le parking de la pizzeria ne la quittera plus. C'est ici que le corps sans vie de sa fille a été déplacé. À ce moment précis, Betty souhaite que l'hélicoptère s'écrase.

Je prends conscience de tout. Tout est là. Qu'est-ce que j'ai fait ? C'est moi qui ai voulu aller à la pizzeria. J'ai mis ma famille en danger. J'ai tué ma fille. Et je viens de la laisser seule, par terre au milieu d'un parking.

Aujourd'hui, six ans plus tard, quand elle est avec Sacha et qu'ensemble ils quittent le cimetière où est enterrée Angela, ils ont toujours cette même impression, de l'abandonner.

Le trajet jusqu'à l'hôpital Necker dure une vingtaine de minutes. Les médecins sortent Dimitri, il est immédiatement emmené au bloc opératoire. Betty n'arrive pas à le suivre, elle est bloquée dans l'hélicoptère. Impossible de se lever, son corps a refroidi, elle a mal et elle réclame des cigarettes. C'est la première chose qu'elle demande à l'équipe médicale, S'il vous plaît, allez m'acheter des clopes. Le personnel présent ce soir-là est déjà au courant de ce qui est arrivé à sa famille, les médecins coopèrent, l'un d'eux file au tabac d'à côté. Il faut trois urgentistes pour aider Betty à descendre de l'hélico. Ensuite, elle accepte de passer une série d'examens : aucune blessure grave, mais il faut retirer plusieurs bouts de verre de sa peau et soigner de multiples coupures. Au milieu de la nuit, elle est placée en soins intensifs.

Ce qui vient de se passer est relayé à outrance à la télévision, à la radio et sur Internet. On est au cœur de l'été, les rédactions se divertissent avec pas grand-chose, mais elles restent vigilantes à la moindre alerte. Un an plus tôt, le 14 juillet 2016 sur la promenade des Anglais à Nice, un homme fonce à bord d'un camion sur les spectateurs venus profiter du feu d'artifice. Plus proche, seulement cinq jours plus tôt, un homme utilise sa voiture pour s'attaquer à des militaires à Levallois-Perret. Le mode opératoire est dans l'air du temps. Depuis la fin de soirée, des journalistes quadrillent la ZAC de Sept-Sorts à la recherche de témoins, il faut leur demander s'ils ont entendu le conducteur crier Allahou Akbar, tenter d'en savoir plus sur ses motivations auprès des sources judiciaires, aboutir rapidement à la question qui se pose à chaque fois : est-ce une nouvelle attaque terroriste ? Tant que la réponse n'est pas certaine, l'intensité médiatique augmente. Un premier bilan est rapidement communiqué : un décès, une adolescente de treize ans, et plusieurs blessés graves. Le procureur adjoint de Meaux se rend sur place pour faire le point. La nuit est déjà bien avancée, toutes les caméras se

braquent sur lui, ses paroles sont retransmises en direct sur les chaînes d'information en continu : À ce stade, j'écarte le mobile terroriste. Immédiatement, les bandeaux de titres en bas des écrans sont modifiés, on remplace « Sept-Sorts : un mort dans une attaque à la voiture bélier » par « Sept-Sorts : la piste terroriste écartée ». La bulle se dégonfle, le récit tiré de cette histoire s'assèche, ce drame n'est plus tout à fait le même drame : d'un attentat potentiel visant la France, on débouche sur un fou qui a pété les plombs. Un fait divers, déplorable. Un message d'Emmanuel Macron sur Twitter : Ce soir, je pense aux victimes et à leurs proches. Merci aux gendarmes et aux secours pour leur mobilisation. #SeptSorts. Rien de plus à comprendre. Après la conférence de presse du procureur adjoint, les journalistes quittent les lieux.

Dès qu'il arrive à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil, Sacha se fait opérer du genou, on le lui remet en place, mais, pour le reste, la jambe est trop gonflée pour constater les blessures internes, il faut attendre. Il se souvient d'avoir ouvert les yeux en salle de réveil, encore un peu groggy sous l'effet des sédatifs, d'avoir

légèrement tourné la tête et d'avoir reconnu le visage de son fils, allongé à ses côtés. Il l'avait exigé des médecins, ils ont respecté son souhait, et le sentiment que lui procure la proximité de son aîné lui confirme qu'il a eu raison d'insister. Un visage connu dans un décor inconnu, dans un corps partiellement démoli. Sacha peine à regarder sa propre jambe, d'abord il ne la reconnaît pas, c'est un champ de bataille, une zone vallonnée par des trous d'obus, des cratères rouge vif, d'une dimension grotesque – son diamètre a facilement doublé – et quelques poils encore debout. À mesure qu'il digère cette vision, il comprend qu'il va être bloqué ici pour un long moment.

Dans le lit d'à côté, Nikola est réveillé. Ses blessures sont superficielles, il porte une minerve par mesure de précaution. Avant d'arriver là, il a passé quelque temps le long d'un mur, allongé sur un brancard. Il avait très mal à la tête. Un soignant est passé le voir pour le rassurer, lui dire que son père était dans le même hôpital, que sa mère et son frère étaient à Necker et qu'on allait bien s'occuper d'eux. Et ma sœur, elle est où ? Toutes mes condoléances. Nikola ne réalise pas encore. Après : IRM, scanner, salle de réveil près de son père.

Leurs regards se croisent, ils sont vivants, on ne parle pas de ce qui s'est passé, Niko tu as mal? Non ça va, et toi papa? Non pas vraiment, je suis dans le coaltar. Silence, les yeux se referment, les minutes passent sans qu'on sache précisément combien; les yeux se rouvrent. Niko ça va? Tu as mal?

Au petit matin, quand Sacha sort du brouillard, il veut parler au médecin responsable de son suivi, c'est important, Que ce soit clair, peut-être que vous êtes au courant de ce qui m'est arrivé, mais il faut que vous sachiez, ici, il va y avoir du monde qui va venir me voir, je sais pas comment ça marche dans cet hôpital, mais si vous me dites c'est pas possible, je veux changer d'hôpital. J'ai besoin de monde, j'ai besoin d'être au courant de ce qui se passe à l'hôpital Necker, pour Betty et Dimitri. Et si j'ai envie de fumer, vous vous débrouillez, vous déplacez le lit, mais sinon je change d'hôpital. Le médecin ayant reçu les doléances s'éclipse – a-t-il été intimidé par l'accent de l'est, les « r » roulés, la rudesse de la voix de Sacha ou par le tranchant de ses yeux verts? Il revient quelques minutes plus tard, C'est d'accord. Sacha vient de mettre en place un plan de survie pour les quinze jours à venir. Première cigarette: une équipe

d'infirmiers l'embarque, lui le colosse un peu à l'étroit dans sa chemise d'hôpital, prisonnier de son lit, il navigue ainsi à travers les couloirs. Ses compagnons d'excursion empruntent les ascenseurs réservés aux blocs opératoires, circulation fluide, on peut y aller, dehors le soleil se lève à peine. Allongé et recouvert de ses draps blancs, Sacha fume en silence avec deux infirmiers.

Vers six heures et demie du matin, un soignant entre dans la chambre de Betty, la tire de sa somnolence. Dimitri est sorti du bloc opératoire, il va bientôt se réveiller. On la prépare à ce qu'elle va découvrir. Les médecins lui disent Immobilisation par fixateurs externes. Elle traduit : son fils avec les deux jambes striées de broches. Pour les enfants, on les recouvre de bandelettes pour éviter qu'ils soient effrayés, mais Betty ne peut s'empêcher d'imaginer les deux tiges de métal dans le corps du sien, les deux tiges de métal perforant son fémur gauche et son fémur droit. On lui explique qu'il va falloir faire attention à chacun de ses mouvements, les plaques qu'on lui a posées provoquent régulièrement des décharges électriques, ce n'est pas grave, mais la sensation est désagréable. À

partir de maintenant, Betty apprendra à manipuler son fils pour le laver, poser un doudou ici près de son visage, un coussin là près de sa hanche pour amortir chaque mouvement.

Dimitri se réveille. Il voit sa mère près de lui, Maman, dada elle est morte ? Dada, c'est la grande sœur en macédonien. Il faut insister sur la première syllabe, plus longue et légèrement inclinée, comme si c'était une colline qu'il fallait gravir avant d'atteindre le plateau offert par le deuxième da, Oui, dada elle est morte mon chéri. À cet instant, Betty improvise, rester calme, ne pas pleurer, une voix douce, ferme, dont les tonalités doivent guider un enfant de quatre ans dans le noir, C'est comme ça mon chéri, je suis désolée. Tu te souviens ce qui nous est arrivé au restaurant ? Oui, Dimitri se souvient qu'une voiture leur a foncé dessus, qu'il avait de la poussière dans les yeux. Il demande où est papa, où est Nikola, et pourquoi maman t'as rien eu toi ? J'en sais rien, Betty dit qu'elle a quand même des blessures légères et les questions s'enchaînent, mais pourquoi je suis pas mort moi ? Grâce à Dieu mon chéri, grâce à Dieu, Mais pourquoi il m'a cassé les jambes ? Dire la vérité ou mentir. Dire la vérité ou mentir. Mentir. Croire à son mensonge.

C'était un accident, mon chéri. Le monsieur il l'a pas fait exprès, il avait plus de freins.

La journée, le soir, n'importe quand, Betty s'adresse à Dieu. Elle demande de l'aide pour garder toute sa tête.

Quand elle est face à Dimitri, elle fait abstraction du reste. Son cerveau organise l'urgence, il crée des cases hermétiques, là c'est Dimitri, après ce sera Nikola, après Sacha, et quand elle sera toute seule ce sera Angela, mais là, c'est lui, c'est Dimitri. P. possède aussi sa propre case, et quand viendra son moment elle y consacra toute son énergie, mais ce n'est pas pour tout de suite, donc en attendant, elle s'occupe des cases qui en ont besoin. Là elle est concentrée sur la case Dimitri, elle s'interdit de regarder ailleurs, s'interdit de pleurer sa fille, Quand je suis devant lui, je suis sa mère et j'ai pas d'autre choix que d'être sa mère parce qu'il est seul.

Pendant plusieurs semaines, Dimitri bloque sur les mêmes questions : Pourquoi on est allés dans le restaurant Pourquoi je suis pas mort Est-ce que Dada elle a du sang dans les jambes Est-ce que Dada elle a du sang dans le ventre Son ventre il est déchiré Pourquoi on lui met pas du scotch dans le ventre Pourquoi on demande

pas à des médecins très très « spéciales » de la guérir Pourquoi le monsieur il nous a foncé dessus Pourquoi le garage ils ont pas dit au monsieur qu'il avait plus de freins Est-ce que le monsieur il a des blessures Est-ce qu'il va jamais guérir et toute la journée il va avoir mal Si je coupe son doigt est-ce que moi aussi je vais aller en prison ?

Sur son téléphone, Betty a enregistré toutes les discussions qu'elle a eues avec son fils pour suivre l'évolution de son état d'esprit. Elle s'est dit que ça pourrait aussi servir aux psychologues, au cas où. Elle n'a jamais effacé ces échanges, ils sont là, enfouis au fond de sa poche.

À l'hôpital de Créteil, le pacte conclu entre Sacha et l'équipe soignante fonctionne. Il demande, on vient le chercher pour transporter son lit à l'extérieur, il peut ainsi fumer quand il le souhaite. Mais maintenant, à ses côtés, il y a son beau-frère Zlatko. Il est marié à la sœur de Betty. Ils étaient en vacances en Grèce avec leurs enfants lorsqu'ils ont appris ce qui était arrivé à Sept-Sorts. Immédiatement, ils ont refait leurs valises, largué les enfants chez les grands-parents en Macédoine, pris l'avion pour rentrer en France.

Depuis qu'il est arrivé, Zlatko ne quitte jamais Sacha. Les deux discutent, mais sans plus, ils ne craignent pas le silence. Zlatko l'accompagne, comme si une règle tacite l'obligeait à rester près de son beau-frère ; sans qu'il sache trop quoi faire ni quoi dire, il est là.

Après quelques jours, il devient l'homme le plus à même de manipuler la jambe de Sacha, deux bras forts capables de s'accoutumer à sa raideur, sa chair à vif. Lors de ces manœuvres, les deux corps s'unissent dans un même mouvement, lent et sans cri.

Après deux semaines d'hospitalisation, les médecins autorisent Sacha à rentrer chez lui en fauteuil roulant, mais il doit rester au lit le plus possible. La jambe doit encore dégonfler avant qu'il soit possible d'établir un diagnostic complet. Revenir dans la maison, seul, Sacha a du mal à le concevoir. Près de lui, Zlatko continue de suivre les consignes implicites de son rôle, elles s'imposent à lui, il prend l'initiative : Tu viens chez nous, on va s'occuper de toi. Le voilà embarqué sur un brancard à l'arrière d'une ambulance vers une commune de banlieue parisienne. Une fois arrivé là-bas, l'ambulancier sort de la camionnette, ouvre les portières arrière et manœuvre le lit de Sacha comme il le fait chaque jour, sans difficulté. L'occupant est imposant, l'ensemble relativement lourd, mais le véhicule est adapté, le brancard atterrit sans à-coup et sans douleur, situation sous contrôle jusqu'à ce bref coup d'œil lancé en direction du lieu d'accueil. Là,

une forme de panique semble gagner l'ambulancier. Entre lui et l'entrée de la maison située au premier étage : un escalier. Il est très embêté, personne ne l'a prévenu, alors il appelle ses collègues. Sacha suit la scène depuis le trottoir, toujours allongé dans son lit, l'autre s'agace, Mais comment j'fais moi, le patient peut pas marcher, au moindre mouvement il a mal, et si tu voyais le gars, il est pas transportable en fait. Il s'éloigne un peu dudit gars, Sacha, qui ne le prend pas mal, après tout, c'est vrai qu'il n'est pas transportable. Sauf par Zlatko. Pendant que l'ambulancier tente de trouver une solution au téléphone, le beau-frère en a profité pour réunir une équipe de quatre comme lui – des amis. Zlatko dirige les opérations, Vas-y on va pas rester trois jours dans la rue, y a pas trente-six mille solutions, allez on y va, un gars à chaque coin du brancard, et hop Sacha s'envole, un bon mètre au-dessus du sol. Les quatre hommes n'en forment plus qu'un, ils portent Sacha comme on porterait un enfant, un corps et ses angoisses, c'est lourd mais ça tient, une marche, deux marches, trois marches, quatre marches, c'est fou comme Sacha se sent léger à cet instant, presque aérien, le cargo volant arrive enfin dans le salon, atterrissage tout en douceur, Zlatko a

bien briefé son équipe, les roues du brancard finissent par toucher le sol. Dehors, l'ambulance raccroche et concocte en urgence son discours, bref et concis, J'ai pas de solution, il faut retourner à l'hôpital, se prépare déjà au courroux de son patient, mais au moment de se retourner il constate que ce dernier a disparu. Nouveau vent de panique. Depuis la fenêtre de la maison, Sacha et Zlatko gloussent en observant la scène. À partir de là, le beau-frère de Sacha devient son conducteur officiel, il l'emmène partout, à ses rendez-vous médicaux, auprès de Betty et Dimitri, et parfois à leur maison de La Ferté-sous-Jouarre où Nikola passe un peu de temps, entre deux nuits chez des amis.

À l'hôpital Necker, Betty répond à des questions, celles de Dimitri, toujours les mêmes. P. est renommé Le Méchant Monsieur, il est en prison, il est puni, les policiers l'ont enfermé à clé et ils ont jeté la clé à la poubelle, ne t'inquiète pas, il a des menottes. Quand Dimitri ne pose pas de questions, il dort, le plus possible pour éviter la douleur, on lui donne de la mélatonine pour l'aider à trouver le sommeil, des antibiotiques pour éviter que ses jambes ne s'infectent et du Doliprane, non-stop. Sa mère estime qu'il

est bourré de médicaments et que, pour un enfant de quatre ans, ce n'est pas supportable, mais on ne lui laisse pas trop le choix. La bonne nouvelle, c'est que l'hématome dans son foie est en train de se résorber. Quand Dimitri est arrivé, son organe était lacéré, les médecins craignaient que son état empire, on a pensé à une greffe, mais finalement son corps a su se débrouiller tout seul. En revanche, il ne pourra pas échapper aux multiples greffes de peau pour reconstituer les tissus de ses jambes, il faudra piquer un morceau de mollet pour aller le coller ailleurs, à l'endroit des cicatrices trop récalcitrantes. Ces opérations viendront plus tard.

En attendant, il y a les soins du quotidien. Il faut le laver, lui changer ses pansements, ça veut dire le tourner sur son lit, au départ ça veut dire le voir crier de douleur. Dans ces moments, Betty est à ses côtés, ne pas pleurer, lui tenir la main, lui caresser le front, les cheveux, dans ces moments, elle aimerait que le mal puisse se transmettre par le regard, que Dimitri en se fixant dans les yeux de sa mère puisse s'en délester. Les six premières semaines, Dimitri ne quitte pas son lit.

La première fois que Sacha a pu venir le voir à l'hôpital, Betty l'a prévenu, c'est insupportable.

Il a attendu que son fils s'endorme pour soulever délicatement le drap qui recouvre ses jambes rafistolées. Quand il en parle six ans après, Sacha s'arrête au moment de décrire avec un mot précis ce qu'il a ressenti. Il bute, regarde au loin dans son jardin, crispe son visage, reprend une cigarette, c'est comme s'il essayait de contourner le souvenir, et puis plus tard dans la discussion il y revient, mais là encore, ses yeux se plissent et les dents se serrent, il secoue la tête de droite à gauche, toujours pas de mots. Ceux qu'il finit par trouver, c'est pour sa femme, Je sais pas comment t'as fait.

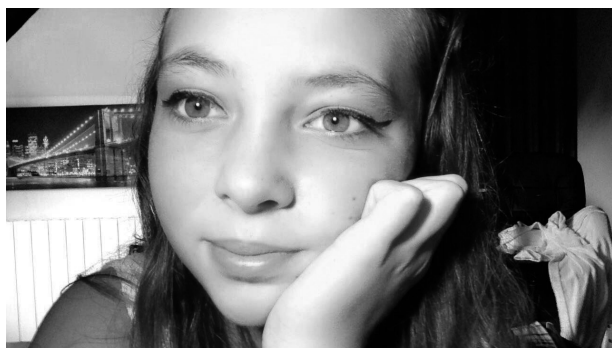
Le 25 août 2017, Angela est enterrée au cimetière de La Ferté-sous-Jouarre. Ses parents et ses frères sont là. La municipalité a accepté de céder trois emplacements côte à côte dans un espace isolé afin d'y construire une chapelle – quatre poutres et un toit en acier noir – la nouvelle maison qu'espéraient Betty et Sacha pour que leur fille repose en paix.

Note de l'auteur

Angela aurait eu 20 ans le 25 mai 2024.

Ses parents ont créé une association pour perpétuer sa mémoire. Depuis 2019, la salle multisports où elle pratiquait le basket-ball a été renommée « gymnase Angela » par la mairie de La Ferté-sous-Jouarre. Chaque année, à l'occasion de sa date d'anniversaire, un tournoi et une fête y sont organisés pour lui rendre hommage.

Je tiens à avoir ici une pensée pour elle, pour sa famille, et pour toutes les victimes du 14 août 2017.



Remerciements

Je remercie du fond du cœur Betty, Sacha, Nikola et Dimitri de m'avoir accueilli parmi eux.

Merci à Hélène Gaudy et à la finesse de ses retours. Merci aux regards et à la chaleur des nouvelles amitiés dionysiennes.

Merci à mes parents et à mes frères, pour tout ce qu'on a vécu.

Merci aux amis d'enfance du Plateau Est.

Merci à Margaux, Ulysse, Camille, Julien, Fanny, Marie et Jérémy de m'avoir aidé à y voir plus clair.

Merci à ma fille, Sasha.

Merci à Laura Aknin, pour tout.